Ô Senseï

Création 2011 / Centre de développement chorégraphique, Hivernales d'Avignon

CHORÉGRAPHIE, INTERPRÉTATION CATHERINE DIVERRÈS / SOLO

Kazuo Ohno le merci de Diverrès

L'Histoire peine à saisir tous les fils de l'écheveau des influences, qui a vu se construire la figure de l'artiste chorégraphique contemporain. Dans un solo bouleversant, **Catherine Diverrès** revit ce qui, en elle, nage de l'apport de Kazuo Ohno.

On n'a pas rêvé.
On a vu la danseuse, dans sa pause, de dos. On ne pouvait fixer son visage, ses traits qui attirent. Alors on a regardé son bras se déployer, en tirant sobrement un arc d'énergie. On a bien vu que ce bras était constitué de la matière incarnée d'elle-même. Mais on en a perçu une autre densité, peu qualifiable ; tout à la fois physique et non située. On n'évoque pas ici une puissance d'évocation illustrative, émotionnelle. On ne parle ici que de stricte présence, dans une découpe de vibration intrinsèque ; or là, tout autant, d'un débordement poreux, dans un ailleurs de l'apparence charnelle.
On tente de saisir, par là, la traversée d'une expérience de transsubstantiation. Dans ce geste mêlé au monde, on fut touché par l'effectivité, enfin pleinement sensible, d'une figure à laquelle on était, certes, déjà acquis théoriquement : par-delà l'immédiateté de soi, un pouvoir conjonctif réside dans la danse, où l'espace peut s'engendrer comme une modulation de la temporalité. Cela échappe à tout centrement égotique. Cela ne tient pas d'une extériorisation des affects. Cela passe par une modification des états de conscience corporelle. Cela opère par une séparation constitutive, de soi à l'altérité et au monde, mais tout autant de soi à soi-même. C'est une opération dans la faille.
On n'a pas rêvé.

Il n'est de mémoire qu'en train de se réinventer comme lecture performant au présent.

Ce soir-là aux Hivernales d'Avignon, la danseuse était Catherine Diverrès. Danseuse par exception : le dernier solo qu'elle ait personnellement interprété sur les planches, *Stances 2*, remonte à 1997. Et ce même soir, tirant un fil de mémoire avant de créer *Ô Sensei*, elle avait confié *Stances 2* à l'interprétation, aiguë, de Carole Gomes. Catherine Diverrès se désigne comme chorégraphe avant tout ; de surcroît mobilisée par de grandes formes collectives. Ses convictions d'artiste en résistance passent par l'engagement dans le grand projet scénique, argumenté au pluriel.
Mais ce soir, après la création d'*Ô Sensei* en solo, Catherine Diverrès respire : *« Me voici soulagée, apaisée. Avec la pièce* Encor, *puis à présent ce solo, j'ai bouclé la boucle de tout un cycle autour de la mémoire, de la passation, et de la transmission. »*
Non sans rappeler qu'*Ô Sensei* la ramène aux origines même de son écriture : *« Je vis avec Kazuo Ohno depuis trente-cinq ans. »* Kazuo Ohno s'éteignait le 1er juin 2010, à l'âge de 103 ans. La chorégraphe rejette l'idée de lui rendre hommage. En revanche, elle adresse ce solo comme un « merci ».
Elle se souvient. En octobre 1982, Catherine Diverrès et Bernardo Montet mettent le pied sur le tarmac de l'aéroport de Tokyo. Kazuo Ohno, alors âgé de 76 ans, les y accueille. Ses premiers mots, s'adressant à l'une, puis à l'autre, seront ceux-ci : *« Are you la Argentina ? »*, puis *« Are you Harald Kreutzberg ? »* [1] La chorégraphe commente : *« Que voulait-il dire par là ? Il nous remerciait de ces dons que l'Europe avait faits à son art. Par là, il signifiait le lien à l'histoire, à la mémoire, qui tous nous constitue. »*
Lorsqu'elle arrive au Japon aux côtés de Bernardo Montet, pour recevoir, six mois durant, l'enseignement de Kazuo Ohno,

Ô Sensei. Photo : Rafaël Pardillo.

Catherine Diverrès est en rupture. Elle rompt personnellement avec sa formation de danseuse classique, mais aussi avec son expérience de la danse contemporaine française alors en pleine effervescence. Principalement, elle se détourne de la très forte prégnance du modèle esthétique de la danse américaine, qui règne alors en maître. Certes, le Tanztheater de Pina Bausch est aussi en train de gagner en impact, de manière considérable, dans les regards français. Il ne va pas sans réminiscences de l'apport de l'expressionnisme allemand d'avant-guerre. Mais le passage par le Japon déplace beaucoup plus loin la géographie complexe des repères artistiques : *« Cette expérience fut celle d'effectuer des milliers et milliers de kilomètres pour ne se retrouver, en définitive, que face au défi de la vérité de soi-même ; pour découvrir un maître – au sens philosophique du mot, et non un maître à danser – c'est-à-dire quelqu'un qui sait vous adresser exactement les questions dont vous avez besoin pour vous trouver. »*

En 2010, la disparition de Kazuo Ohno suivait, de moins d'un an, celles, quasi simultanées, de Pina Bausch et de Merce Cunningham. Si les disparitions de ce dernier et du premier, n'ont pris personne par surprise, on n'a pas fini de ressentir une onde de résonance, très sourde, signifiant la clôture de l'extraordinaire aventure de la danse moderne traversant le XXe siècle et dégageant de nouveaux horizons, peu discernables. Le plus évidemment apparaissent les lacunes béantes de l'historiographie de la danse contemporaine française.

La figure même de l'artiste chorégraphique contemporain est particulièrement mal dessinée. A la jointure des années 1990-2000, le référencement sur la séquence de la *post-modern dance* américaine a permis de subvertir l'engourdissement institutionnel et esthétique de la Nouvelle danse française. C'est une chose désormais passée au rang des acquis, d'autres pulsions sont au travail, qu'on ne saurait rabattre – selon un stupide modèle de balancier – sur on ne sait quel « retour du beau geste ». D'autres complexités attendent, qui passent aussi par un enrichissement de mémoire.

Un regard est en péril, s'il observe *Ô Sensei*, de Catherine Diverrès, sur le mode d'une reconstitution d'un passé. Il n'est jamais de mémoire qu'en train de s'inventer comme lecture interprétative performant au présent. Ainsi perçu, le geste d'*Ô Sensei* retient de Kazuo Ohno, plus largement du Butô, le dédain pour un mouvement qui se déroulerait dans une continuité de fluidité organique. Le geste d'*Ô Sensei* est celui d'une condensation exacerbée de la conscience corporelle. Il se ramène toujours à une tension de son origine. Il se suspend dans un rapport détaché du poids au sol. Il construit son humanité sur des trajectoires d'énergie tracées en verticalités sur le fil.

Ce détachement intense ouvre à un principe indéfiniment disponible à la métamorphose, fût-elle grotesque, comme Catherine Diverrès ne s'en prive pas. Ces métamorphoses font droit à la présence des fantômes et des morts, et autres acteurs indisciplinés de la mémoire. La chorégraphe aime à rappeler cette pensée en image que formulait Kazuo Ohno, en décrivant la manière qu'a la sole de patienter longuement au fond de l'eau, y subissant de très fortes pressions, pour finalement lâcher et remonter au fil de l'onde. Quand Kazuo Ohno accompagna longuement la disparition de sa propre mère, la tenant par la main, celle-ci lui confia au moment fatidique que la sole était là, en train de nager en elle.

Gérard Mayen

1. La Argentina, célèbre danseuse espagnole. Harald Kreutzberg, danseur expressionniste allemand. Kazuo Ohno les avaient vus, l'un et l'autre, à Tokyo avant-guerre. Il en fut extrêmement marqué. Via Harald Kreutzberg tout particulièrement, l'influence de l'expressionnisme allemand fut prégnante dans l'émergence du Butô, dont Ohno fut l'inventeur aux côtés de Tatsumi Hikikata dans les années 1960. Et son *Hommage à La Argentina* attira sur lui une curiosité fascinée lorsqu'il l'interpréta en France, d'abord au festival de Nancy, en 1980.

***Ô Sensei* et *Stances II* :** du 23 au 25 mai au CND, Pantin (dans le cadre des Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis), du 8 au 15 novembre au Théâtre national de Chaillot, Paris.

www.compagnie-catherine-diverres.com

«Ô Sensei», en état Diverrès

DANSE En solo et en tournée, la chorégraphe revient aux sources de son inspiration dans un hommage à Kazuo Ohno, maître japonais du butô disparu en 2010.

Par **MARIE-CHRISTINE VERNAY**
Envoyée spéciale en Avignon

Là, au cœur de l'hiver d'Avignon: la diva, la reine Catherine Diverrès vient rappeler que la danse est un au-delà du corps, qu'elle n'est pas seulement une suite de mouvements ou de déplacements mais une vibration, une délicatesse à fleur de peau. Elle est l'invitée du festival les Hivernales *(lire encadré)*, qui l'accueille dans son petit théâtre après lui avoir demandé un hommage à l'un de ses maîtres, Kazuo Ohno avec qui elle travailla entre 1982 et 1983, ce qui allait marquer définitivement son parcours.

ROSÉE. Connaissant la chorégraphe et son engagement dans l'instant, peu coutumière des cérémoniaux, ce n'est pas vraiment à une civilité que le public avignonnais a pu assister. Son solo *Ô Sensei* – que l'auteur qualifie *«d'essai comme les autres, ni plus ni moins»* – est une commotion dont on ressort en pleurs, liquéfié, sûr que la danse sait dire à la fois les grands déluges, la goutte de rosée, l'intime et les tragédies universelles. Pour ce faire, chaque parcelle de peau, de la nuque au bout des doigts, est requise. Ce spectacle n'est pas un regard passé et nostalgique sur Kazuo Ohno, danseur et chorégraphe japonais cofondateur du butô, il en est son prolongement, comme si le dialogue avec les morts était une évidence. Bien que nous eussions aimé mille hommages pour ce Japonais disparu en 2010, ce qui ne sembla intéresser qu'une toute petite communauté, le solo de Catherine Diverrès les vaut tous.
Sur la scène nue, hormis un écran blanc qui contraste avec la noirceur ambiante, elle se présente comme un sale gamin, immobile, détachée en noir sur le fond blanc. Quelque chose démange les mains, bientôt les jambes, comme si les kamis, êtres surnaturels, sortes de divinités, venaient chatouiller la danseuse. Une projection d'un film surexposé vient brouiller, effacer cette première image très nette. Surgie de nulle part, une forme danse jusqu'à la disparition, presqu'à l'aveugle. Ce n'est autre que Catherine Diverrès, que l'on dirait, ici, maître d'art martial à la façon légendaire de Morihei Ueshiba. Nouvelle transformation, nouvelle entrée en scène. La danseuse revient, en live et en femme cette fois, portant une étole rude qui ne laisse apparaître dans le dos qu'un pan de robe rouge d'un cabaret lumineux et désuet.
Personnage du théâtre nô, elle est tout autant une créature sans appartenance, errante, rappelant la danseuse «la Argentina» dont le chorégraphe japonais s'était entiché, jusqu'à lui prêter son corps. Elle est une enfant, elle sautille, elle est aussi une tragédienne en écho à des Mary Wigman ou des Martha Graham en robes longues elles aussi, une femme puissante et fragile. Elle est l'imprévu et bouleverse par la qualité et la précision du geste, du pas, quand elle n'est pas tout simplement musique sur la voix d'Ingrid Caven dans un *Ave Maria* rugueux, déchiré. Il est rare de voir une si grande danseuse, dont l'ego s'est entièrement dissous dans l'espace.

LIBRES. Chorégraphe et pédagogue, Catherine Diverrès a su aussi transmettre un autre de ses solos: *Stance*, qu'elle avait créé (et dansé) en 1997 et qui est le même, bien que plus dépouillé, dans l'apparat. Carole Gomes y resplendit. Son dos livre dans un décolleté tout à la fois le lisse et la sueur, les nœuds et les déliés. Là encore, la fragilité est la colonne vertébrale de la pièce. On pense à des pleureuses, des résistantes. La robe pèse son poids et le ventre respire. Les mains se baladent, libres, flottantes dans l'air. Un moindre souffle et cela pourrait disparaître. Au sol, contre terre, la danseuse achève son dernier geste en tenant la main avant de la laisser glisser sur les planches. Fin.
La danse de Catherine Diverrès reste résolument féministe et profondément féminine. Elle consume et ravage sans dommage. On lui doit quelques rides et une inébranlable jeune insouciance.

AVIGNON TERMINE SES HIVERNALES

Les Hivernales, festival de danse organisé par le Centre de développement chorégraphique (CDC) d'Avignon, méritent leur triple A. Après A comme Afrique, A comme Amériques, la nouvelle et 34e édition s'attache à l'Asie. *De la Chine à la Corée, du Japon au Laos*, éditorialise Emmanuel Serafini, directeur du CDC, *se pourrait bien que notre avenir passe par ce continent. Ne dit-on pas que la Chine détient les avoirs des Etats-Unis, de l'Europe bientôt?* Si *Ô Sensei* n'y est plus visible, l'installation de l'artiste coréen Lee Ufan perdure, avec la pièce du jeune chorégraphe américain Jonah Bokaer, *On Vanishing*, et la musique de John Cage tous les jours, à 13 heures, à la Maison Jean-Vilar. La danse minimale, qui mesure l'espace, l'ouvre infiniment (ou le replie par une chute brutale sur un coude), est calme, écrite, dessinée. En connivence avec l'œuvre minérale de Lee Ufan qui regarde passer le temps. Et nous aussi.

Les Hivernales. Centre de développement chorégraphique, espace Vaucluse, place de l'Horloge, Avignon.
Jusqu'au 3 mars. Rens.: 04 90 32 92 28.

Ô SENSEI
de **CATHERINE DIVERRÈS**
En tournée: le 6 mars au Théâtre Anne-de-Bretagne à Vannes (Morbihan), au Volcan du Havre (Seine-Maritime) le 23, aux Rencontres chorégraphiques au CND de Pantin (Seine-Saint-Denis) du 23 au 25 mai et à Paris, au Théâtre national de Chaillot, du 12 au 15 novembre.

Presse

Ô Sensei

Ô Sensei

de Catherine Diverrès

AVIGNON/LES HIVERNALES

E. Bachim

Retour de la chorégraphe au plateau, ce solo mêlé d'images rend hommage à Kazuo Ohno, qui fut déterminant dans le parcours de Catherine Diverrès. Mais cette pièce d'une demi-heure n'est en rien un ersatz de butô. Diverrès arrive, troublant androgyne en costume noir, strict et très élégant, elle repart en robe rouge corsetée et sensuelle. Entre les deux, la danse s'est glissée, entre l'écran et le plateau, dans la pénombre. Ainsi l'œuvre est rigoureusement composée, rythmée de quelques noirs, appuyée sur de grands compositeurs, comme Chopin au moment où tombe la veste telle une *muleta*. Le décor est minimal : juste un écran blanc dans le théâtre nu, c'est là où, au cours de la pièce, passeront les évocations. La danse très tenue, très intérieure, reste profondément celle que l'on connaît, toute de précision, mais rare. *Ô Sensei* n'est pas une suite de *Stances* (1997), le solo historique de la chorégraphe qui ouvrait le programme. Ici, le geste toujours économe, resserré et tranchant reste pourtant flottant, comme porté par une ombre. Quant à la place d'Ohno, ni parodie, ni réinterprétation, plutôt un esprit ; et la chorégraphe évoque davantage le nô que le butô pour ce que le premier privilégie « la poésie et l'élégance »[1] et le second l'outrance et la subversion. Néanmoins l'un et l'autre partagent cette référence au shintoïsme dans « le désir de faire revivre ou d'apaiser les morts »[2]. Il faut donc remettre *Ô Sensei* dans sa chronologie. La pièce vient après *Encor* (2010), quintette en forme de visitation (selon le mot de la chorégraphe Julia Cima) de l'histoire de la danse. Il n'y avait, dans *Encor*, aucune citation, seulement des états de corps évoquant l'émotion. *Ô Sensei*, c'est *Encor* réduit à la personne de Diverrès. C'est l'hommage de la chorégraphe à celui qui a produit sa rupture, qui l'a nourrie, qui a changé sa danse. *Ô Sensei* répond à ce projet qu'exprimait Diverrès à propos d'*Encor* : « En art contemporain, il n'y a pas tant d'auteurs que cela. Il faut donner quelques clefs, expliquer et montrer que tout ce que l'on présente n'est pas de la création pure », rappelant également le mot de Trisha Brown : « Nous avons appris de tant de personnes ». Ce solo vient élégamment souligner que certaines parmi ces personnes donnent plus que d'autres.

Philippe Verrièle

1. Jean-Jacques Tschudin, *Histoire du théâtre classique japonais*, éd. Anacharsis 2011, p 162
2. Propos de Catherine Diverrès pour présenter *Ô Sensei*.

23, 24 et 25 mai aux Rencontres de Seine-Saint-Denis/CND Pantin • 9 octobre, Le Volcan, Le Havre • En octobre, Musée de la danse, Rennes • 7, 8, 9, 10 novembre, Théâtre national de Chaillot.

Dansermag

Stance II

Création 1997 / Biennale Nationale de Danse du Val-de-Marne

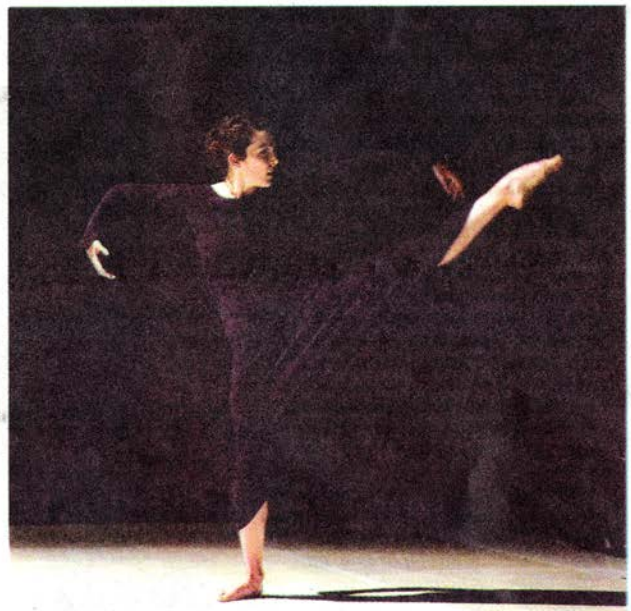
CHORÉGRAPHIE ET INTERPRÉTATION CATHERINE DIVERRÈS / SOLO

Danse. Au Lenche ce week-end, le festival Dansem proposait les solos « Cantando sulle ossa » de Francesca Foscarini et « Stance II » de Catherine Diverrès.

Petites formes et grande forme

■ Quand les temps sont durs, on apprécie les moments doux, la danse est propice au partage et à la rencontre. Rencontre entre public, jeune chorégraphe et talent confirmé, autour de deux « petites formes », entendez des solos, et le verre de l'amitié pour réchauffer les corps. Ça se passait au Théâtre de Lenche vendredi et samedi, dans le cadre du festival Dansem, 17e édition, consacré à la danse contemporaine en Méditerranée.

Francesca Foscarini, qui vient d'Italie, présentait un solo primé par un jury présidé par Sidi Larbi Cherkaoui, au titre pour le moins paradoxal : *Cantande sulle ossa, « Chanter sur les os ». Les possibilités du corps sont - somme toute - limitées, comme les lettres de l'alphabet, mais la façon dont on les utilise est sans limites, c'est ce qui constitue un style. Dans un décor nu en noir et blanc, la danseuse vêtue de gris donne à voir tout le possible de l'expressivité de son mouvement au ralenti, a la lisibilité limpide. Tendue d'une émotion contenue, Cantande sulle ossa* est tout sauf une danse macabre, faite de chair et d'os.



Francesca Mattavelli interprète « Stances II » de Catherine Diverrès.
PHOTO JEAN BARAK

Présente en personne pour la recréation de *Stances II,* dansée par elle en 1997 et transmise pour la troisième fois à une troisième danseuse, Francesca Mattavelli, Catherine Diverrès illustre a la perfection ce qu'est un style : une manière d'habiter l'espace reconnaissable entre tous, fortement inspiré de sa rencontre avec Kazuo Ohno, maître de butô.

Mouvement de calligraphie

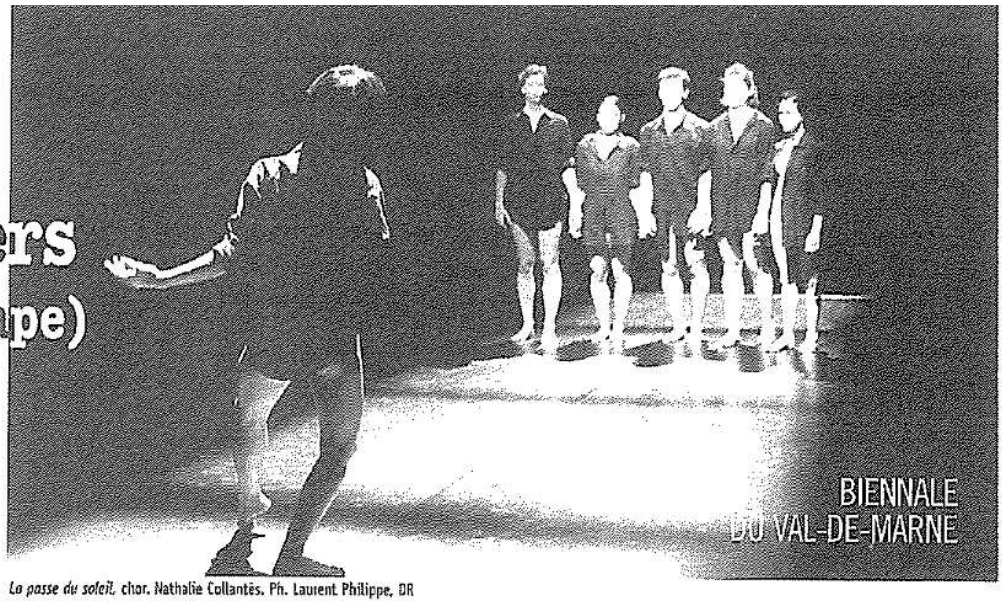
C'est également une traversée de l'univers de Pier Pao Pasolini, dont à défaut de comprendre la langue on entend la musique de la voix. Dans une pénombre épaisse, *Stance II* s'écrit d'un trait, sans lever le pinceau, dans un mouvement de calligraphie à peine visible qui ne s'interrompt que l'œuvre achevée. L'image subliminale d'une profession de foi pour une soirée intimiste.

Dansem a pris son rythme de croisière. A suivre.

JEAN BARAK

« Untitled I will be there when you die », d'Alessandro Sciaronni au Pavillon Noir, à Aix aujourd'hui et demain à 20h30. dansem.org

En allant vers l'asie (1ère étape)



La passe du soleil, chor. Nathalie Collantès. Ph. Laurent Philippe, DR

Quand paraîtront ces lignes, la Biennale de danse du Val-de-Marne aura clôt ses débats, rangé ses tréteaux et fait une partie de ses comptes. Ce sera l'heure des bilans. Nous n'en sommes pas encore là et il reste encore quelques spectacles importants à voir. Dans l'attente, voici une première livraison et un début d'analyse, sachant que, par le jeu des coproductions, certains spectacles de cette Biennale sont analysés ailleurs dans ce numéro.

Première surprise, même s'il fut regardé avec un certain scepticisme, le thème asiatique est convainquant. Sans prétention à un quelconque tour d'horizon exhaustif, ce « carnet de voyage d'un amoureux de danse en orient » fonctionne très bien. Il y a une subjectivité marquée que l'on n'est pas obligé de partager, mais globalement un fort intérêt. Arisaka, dans son excès un peu forcé reste en deçà de ses promesses (cf. p. 22). Il faudrait voir, de lui, des pièces plus construites.

Sakiko Ohshima tenait un pari un rien dément : un solo d'une heure sur la grande scène de Créteil. Intéressante, la pièce peut prêter à discussion. Naoko Shirakawa, interprète d'une rare présence, aux qualités de tonicité et de souplesse impressionnantes, soutient l'attention. Mais le vocabulaire utilisé n'est pas très travaillé et ce n'est manifestement pas la préoccupation principale de la chorégraphe. Disons qu'il se situe entre un néo-jazz speedé et un post-classicisme farouchement allumé sans originalité forcenée. Si la mise en scène n'innove pas énormément, elle n'hésite néanmoins pas devant les moyens. Voiture, tour d'échafaudage, vidéo projection avec traitement de l'image en directe, lumière venant du sol pour la scène de mort des amants.

La débauche technologique est certaine. Mais, pour un occidental, féru de danse qui plus est, la soumission à la dramaturgie traditionnelle du *Roméo et Juliette* n'entretient pas vraiment le suspense. Pourtant la pièce a le mérite de plonger dans cet univers très particulier des jeux vidéo, de cette culture manga, mélange de naïveté romantique, d'érotisme, de violence et de haute technologie. Ce Roméo rêve sa Juliette sur le réseau et réciproquement. Nous somme dans l'univers des otaku, ces adolescents japonais complètement absorbés par leur hobby au point d'en perdre tout contact avec les autres. Ohshima nous raconte un otaku féru de *Roméo et Juliette* (musique de Prokofiev). La rencontre est originale mais manque un peu, pour nos préoccupations d'occidentaux, de pertinence.

Malgré le thème asiatique, c'est une Française qui ouvrait la Biennale, dans une salle de Villejuif devenue, pour un soir, véritable capitale de la danse contemporaine. Même si Catherine Diverrès a largement eu à voir avec l'Asie, ce n'est pas le plus important de sa nouvelle création, *Stances*. C'est un dyptique composé de *Stance I*, vaste développement très écrit pour neuf interprètes et *Stance II*, solo dansé par la chorégraphe elle-même. Après les errements passés, cette volonté de retour à l'essentiel, ces grands lais de toiles blanches délimitant l'espace scénique, cette écriture, sont une divine surprise. Au début de la pièce, dans le silence, un à un chaque interprète se redresse, s'arrachant du sol. Puis ils sont tous debout et un micro-balancement lance le mouvement; toute la pièce est là : théâtralisation née du mouvement, écriture attentive. On retrouve Diverrès, la robe de mariée et les personnages mutiques et assis sur des chaises d'écolier, mais cette fois dans une pièce émouvante et forte. Quant au solo, il est comme le codicille de la première partie. Un bon quart d'heure d'une tension intense. Diverrès entre, du fond, dans une robe sombre qui lui donne des airs entre Mary Wigman et Martha Graham. Excusez du peu. Le mouvement est tendu, extrême, sans aucune emphase et quand elle se couche pour clore le solo, on croit vraiment qu'elle s'abandonne définitivement. Puis elle se lève et sort. Il faudra revenir sur cette pièce certes encore un peu longue (*Stances I* surtout) mais qui représente un changement de cas très important dans l'œuvre de Divérès.

philippe verrièle.

les à-côtés de la danse

On ne dira jamais assez qu'un théâtre est aussi un lieu d'accueil, qu'il y a un avant et un après spectacle. Ainsi, pendant cette édition de la Biennale, certaines salles de spectacle ont fait de réels efforts pour créer un écho entre le thème de l'Asie et les chorégraphies présentées. À Bonneuil-sur-Marne, une exposition de photographies, couleur, montrait les fondateurs du buto et les précurseurs en France de ce « style » qui a connu un vrai succès et une importance esthétique évidente. Une musique orientale baignait le « foyer », de la cuisine idem était proposée. La ludothèque communale a même publié un petit ouvrage très bien réalisé sur les jeux orientaux ! Autre exemple, à Orly, des chemins de bambou conduisaient les spectateurs, des épices embaumaient. Photographies de voyages, vitrines de jouets, objets étrangers, issus de différents pays d'Asie, permettaient une préparation pédagogique à la pérégrination artistique promise. Chapeau

corée graphique

DOMINIQUE REBAUD **par delphine gouter**

C'est à un véritable récital dansé et chanté que nous convie Dominique Rebaud dans ce *Journal coréen*. Revenue d'un séjour en Corée, où elle était partie étudier le P'ansori, art dramatique et lyrique traditionnel coréen, elle a eu envie de livrer une sorte de carnet de voyage. Avec la complicité de Mme Park Yun-Cho et de Ha Yong-Bo, étonnants interprètes du pays du matin calme. Pour mettre le spectateur en condition, la scénographie ménage un carré blanc au sol, entouré de rangées de chaises masquées par un tissu de coton grossier. Ce dispositif simple met l'intimité de la danse et du chant au cœur du public, pour son plus grand bonheur. Alors le rituel du récital peut avoir lieu. Les « numéros » se succèdent, alternant entre Mme Park, majestueuse démonstration que la maturité est le bien le plus précieux de la danseuse-chanteuse coréenne, et M. Ha, tantôt espiègle comme un clown dans une danse paysanne, tantôt recueilli comme un danseur de butô dans une danse chamane ou bouddhiste. Dominique Rebaud, aussi, fait partie du récital, avec un solo en plusieurs parties, légèrement décalé, intitulé *Là bas, sans un bruit tombe un pétale*, où l'on retrouve la gestuelle familière de la créatrice des *Contes chorégraphiques*. Le spectacle, construit comme un bouquet, est rythmé par les instruments traditionnels de la musique coréenne, le tambour et la flûte. Le tout forme un moment recueilli, unique et précieux, où l'art oriental rejoint un court instant l'art occidental, où le contact se fait plus proche, plus sensible. Dominique Rebaud, en nous offrant cette ren-